Compte-rendu de lecture de Patrick Pharo, Le capitalisme addictif

Odile Camus

▶ **To cite this version:**

Odile Camus. Compte-rendu de lecture de Patrick Pharo, Le capitalisme addictif. 2019. hal-02532269

HAL Id: hal-02532269

https://normandie-univ.hal.science/hal-02532269

Preprint submitted on 4 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Patrick PHARO (2018). *Le capitalisme addictif.* Paris : Presses Universitaires de France.

par Odile Camus. Maître de Conférences en Psychologie sociale. CRFDP. Université de Rouen

Surconsommation, course au profit, à la « réussite », besoin de succès, de puissance, dépendance aux technologies... relèvent-ils de conduites addictives ? Et le cas échéant, faut-il y voir la conséquence directe d'un capitalisme devenu hégémonique ? C'est en tout cas la thèse que défend Patrick Pharo. Et ce que l'auteur interroge, ce n'est pas tant la recherche compulsive de certains biens, qu'une disposition addictive générale, incluant par exemple jusqu'aux « addictions religieuses » (pp.226sq.), un « processus addictif collectif qui nourrit chez tout un chacun un désir irrépressible pour des biens et des formes de vie dont nous savons bien qu'ils nous enchaînent » (pp.18sq.) Ce processus ferait de chacun de nous un rouage délibéré du capitalisme.

Cette addiction de masse est issue de « l'extension de la rationalisation capitaliste à tous les domaines de la vie humaine », l'entreprise capitaliste ayant besoin « de susciter sans cesse le désir du public pour élargir ses marchés » (p.23). Les dégâts écologiques constituent le révélateur le plus manifeste de cette dimension addictive du capitalisme (voir par ex. p.236). Les formes de ce processus sont toutefois assez contrastées : « addiction à l'argent dans les classes riches » (et notamment : « gloutonnerie » d'une élite ploutocratique qui n'a cessé de croître), et « dépendance au marché dans le reste de la société » (p.95).

Notons que la notion d'addiction est entendue ici dans son sens plein de dépendance neuropsychique liée à un dérèglement mécanique du système de la récompense, et prenant appui sur une « tendance anthropologique fondamentale héritée de l'histoire évolutive de l'espèce humaine » (p.43). L'auteur parle par exemple de « neuro-adaptations analogues à celles que les neurosciences ont mises en évidence à propos des drogues, en réponse à la pression d'un marché qui maintient la désirabilité des produits à un niveau élevé » (p.127). Les stratégies publicitaires notamment concourent à cette pression.

L'addiction est d'abord un processus individuel, en tout cas du point de vue neuropsychologique sur lequel Patrick Pharo s'appuie de façon récurrente. En même temps, l'auteur insiste sur la dimension collective du processus, dimension dont il rend compte par le fait que la notion est ici élargie « à un ensemble d'individus » (p.103). Mais l'analyse, qui semble réduire le collectif à une somme d'individus, ne relève-t-elle pas *in fine* d'un individualisme méthodologique peu apte à rendre compte des dynamiques sociales en tant que telles ? La dégradation de l'environnement par exemple, est simplement expliquée par l'addition des « appétences individuelles » (p.237).

Cela étant l'analyse ne s'appuie pas sur l'observation des conduites individuelles, mais sur un matériel socialement signifiant : une filmographie de plus de 200 références. Elle relève de la « ciné-méthodologie » ou sociologie des méthodes du cinéma (p.44). La pertinence de ce matériel pour illustrer le propos apparaît clairement, mais au fond, dans quelle mesure le cinéma reflète-t-il l'air du temps ? Il offre certes, en tant que « mythologie du monde », un « concentré à la fois fictif et objectif de l'expérience commune » (p.194). Mais le lecteur pourra regretter que la question ne soit qu'effleurée, car on a parfois l'impression de se trouver face à un essai philosophique plutôt que face à analyse sociologique empiriquement étayée. À tout le moins on conviendra que la thèse d'un processus addictif collectif gagnerait à être corroborée par d'autres analyses, convoquant d'autres registres de faits que les seules productions cinématographiques.

Quoi qu'il en soit cette thèse de l'addiction capitaliste permet de comprendre comment un système aussi dévastateur, et aussi contesté - du moins aujourd'hui-, que le capitalisme, parvient malgré tout à perdurer. Et nul besoin ici de convoquer la toute-puissance de groupes plus ou moins occultes, lecture complotiste s'il en est, pour expliquer la pérennité de ce système : « … l'emprise du capitalisme sur le désir ne peut pas relever d'un complot, mais seulement d'une pression addictive » (p.191).

Cette pression est rapportée à un mouvement naturel de la société. D'ailleurs l'ensemble de l'ouvrage est parcouru de références plus ou moins diffuses à un évolutionnisme mécaniciste (par exemple et entre autres pp.269sq.) qui fournit certes un substrat cohérent à la thèse de l'auteur, mais dont on aurait pu souhaiter qu'il soit posé et discuté, plutôt que présupposé comme une évidence. Ainsi la dépendance au marché est conçue comme « purement adaptative », et relevant « des lois de l'évolution naturelle » (p.129). La surconsommation elle-même relèverait d'une appétence naturelle (pp.240sq.). L'auteur aboutit ainsi à ce « paradoxe écologique fondamental » qui est que la nature est en train d'être détruite par des comportements reposant sur les plus naturelles des motivations (pp.243sq.)

Mais c'est peut-être là précisément que réside l'intérêt et l'originalité de cette thèse : proposer une explication à l'évolution des sociétés libérales, qui repose sur des déterminants autres que socio-politiques - et ce sans pour autant exclure de l'analyse, loin s'en faut !, la dimension sociopolitique.

La référence récurrente aux idéaux de Mai 68 en rend notamment compte. Ces idéaux n'ont-ils pas favorisé cette dérive addictive du capitalisme ? Certaines lectures réductrices de la « pensée 68 » y ont vu l'apologie d'une culture du plaisir et les fondements de « l'individualisme possessif » (p.13) qui s'est amplement développé dans les décennies suivantes, individualisme réduisant la liberté à la satisfaction du désir. Mais cette lecture est profondément dépolitisante, et ne rend en rien compte de l'idéal d'émancipation de cette pensée. Or celui-ci, loin d'être la source du problème, en

constituerait plutôt la solution. Certes, l' « émancipation de l'intime » issue de 68, et « l'irruption en politique des questions relatives à l'intimité », ont largement été exploitées à des fins mercantiles, mais entre l'utilisation mercantile du désir intime, et la revendication soixante-huitarde d'émancipation de ce désir, « il existe un abîme » (p.119).

Dans sa dimension politique, la thèse de Patrick Pharo est très claire : le « capitalisme addictif et glouton (…) érode l'idéal démocratique » (p.289). Et l'une des conséquences les plus néfastes est le risque totalitaire, face auquel la société a perdu son immunité (p.295), même s'il existe, à l'échelle de la planète, un « malaise moral » exerçant une pression démocratique à propos de questions sensibles telles que : « limitation des écarts de revenus, accès de tous aux biens de base, transition écologique, libre circulation des personnes, protection des libertés contre les puissances d'argent, etc. » (p.316).

Au fond, ce livre est aussi, voire : est avant tout ?, un plaidoyer pour le libéralisme. Par delà les critiques diffuses et confuses du libéralisme, ce que l'auteur constate, c'est la lourde érosion des idéaux des Lumières (« liberté, égalité, et progrès social », p.15). Car le libéralisme suppose, et suppose nécessairement, la sortie du capitalisme. L'évolution des sociétés capitalistes est en effet rien moins que libérale : amenuisement général des libertés (p.121), par exemple : « hyperrèglementation du quotidien » (p.149), immixion d'une multitude de surveillances et de contrôles dans la vie publique et privée (p.141)... Ainsi le libéralisme aujourd'hui est tout à la fois, paradoxalement, détesté et menacé. Ce que l'on identifie à la libéralisation de l'économie, par exemple, c'est le renforcement d'un « système général de contention des sujets et de leurs initiatives » (p.143).

Aussi les libertés dont nous croyons jouir ne sont-elles peut-être que « les miettes d'une liberté plus grande » dont nous sommes privés, « celle de construire une forme de vie émancipée des puissances économiques et morales qui nous enserrent de tous côtés » (p.185).

La sortie de l'addiction capitaliste exige de réformer nos systèmes de motivation (p.272), ce qui suppose constitutivement l' « émancipation du désir intime », la « liberté intime » étant la « condition de toutes les autres libertés » (p.50) - la liberté intime, c'est-à-dire « l'admission et la déculpabilisation de ses désirs, de ses pensées, de ses amours, de ses amitiés, de ses goûts, de son corps, de ses jouissances et de ses souffrances ». Ainsi la « liberté de 68 », unissant « la liberté du désir intime des mieux lotis à une liberté universelle d'accès aux biens de base » (p.38), est une liberté « non aliénée par les pratiques addictives » (p.266). Et l'auteur de rappeler l'un des principes de base du libéralisme (Cf. John Locke), limitant l'appropriation individuelle à la possibilité qu'il en reste assez pour les autres (p.42).

Or nos démocraties libérales ne sont en fait ni démocratiques, ni libérales : elles sont devenues des ploutocraties.